

CÉDRIC GRAS

LE NORD, C'EST
L'EST

Aux confins de la Fédération de Russie

récit de voyage

Libretto

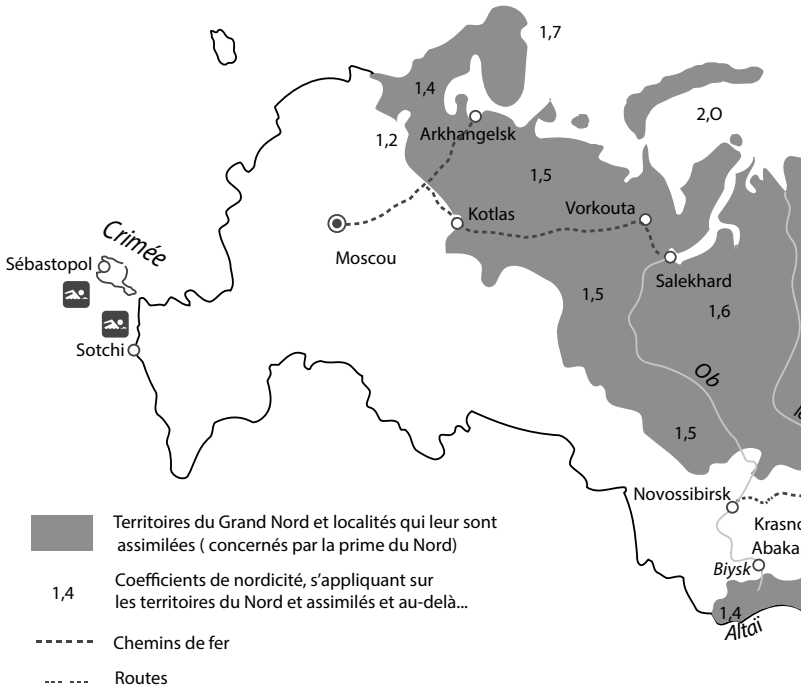
© Libella, Paris, 2013.

ISBN : 978-2-7529-0875-9

Né en 1982, Cédric Gras a constamment mêlé à ses études de géographie des voyages au long cours et la pratique de l'alpinisme. L'Amérique du Sud, l'Himalaya et l'Asie centrale ont notamment attiré son attention. Il a été récompensé en 2004 par une bourse de la vocation de la fondation Marcel-Bleustein-Blanchet. Par la suite, il a passé cinq ans en Russie, essentiellement en Sibérie, où il a dirigé l'Alliance française de Vladivostok et enseigné à l'université. Il a également dirigé l'Alliance française de Donetsk, en Ukraine.

À la mémoire de mon grand-père Daniel

L'Est assi



milé au Nord...



AU-DELÀ DES MONTS SAÏAN

La neige fait au nord ce qu'au sud fait le sable.

VICTOR HUGO, *La Légende des siècles*

– Regardez cette neige, jeune homme. C'est le Nord ici.

La remarque est de ma voisine, une vieille dame russe, de celles qu'on appelle communément *babouchka*. Nous sommes dans un wagon *platzkart*, de troisième classe, accroché à un convoi poussif engagé dans les contreforts des monts Saïan.

– Dans votre lointaine région, il doit déjà faire chaud, on a sûrement déjà planté les pommes de terre...

Elle me croit de Kouban, cette vieille province impériale dont le nom a encore cours pour désigner Krasnodar et ses environs du Caucase du Nord... C'est du délit de faciès. Encore un peu et elle me demandera des nouvelles des Cosaques du Don ou, qui sait, du quartier arménien de Nakhichevan à Rostov. Je n'ignore pas que mon visage n'est pas du cru. Dehors, quelques névés recouvrent encore les sous-bois et la brume rend la forêt obscure. Le train épouse fidèlement le flanc d'une vallée pour rejoindre un col.

– Mon Dieu... Mon pauvre fils... Il a cogné, il s'est battu. Le voilà derrière les barreaux d'une colonie pénitentiaire à Irkoutsk...

Irkoutsk, j'en viens, comme elle. Le printemps y froissait de sa première brise les jupes sorties des penderies. Encore à midi nous errions à la recherche d'ombre dans la gare de triage de Taïchet où notre voiture attendait d'être ajoutée au convoi pour Abakan. Et d'un coup nous sommes plongés dans cette poisse. Le froid m'a même réveillé alors que je tuais le temps dans les bras de Morphée. Et je suis là, devant cette vieille qui me parle de Nord et de la tardive saison des pommes de terre, alors que nous roulons plein sud...

– Mon fils... Que faire désormais? Mon Dieu, gardez-nous de la misère!

Je réponds rarement aux lamentations, elles n'appellent que l'écoute. Et puis, sans doute qu'elles me trahiraient. Je n'aime pas livrer le secret de mes origines lorsqu'elles sont déplacées. On ne comprend qu'avec peine en Russie qu'on puisse échanger Paris contre la banquette usée d'un train d'une ligne à une voie des reliefs altaïques... Qu'elle me croie de la République d'Adyguée et je me sentirai plus à l'aise.

– Si vous voyiez notre village... La route est un calvaire et le climat vous crucifie. Mon Dieu, *Boje moi!* Nous sommes loin de tout. Les ours n'ont peur de rien... Ayez pitié des gens du Nord!

Nous passons des points à peine habités, des stations ferroviaires minuscules estampillées pragmatiquement d'un

chiffre correspondant au nombre de kilomètres menant jusqu'à Abakan, la capitale de la méconnue république de Khakassie. Le pays khakasse occupe la rive gauche du haut cours de l'Ienisseï. Il est tantôt steppe semée de kourganes, ces tombes de défunts au sang princier des peuples kirghizes, tantôt une taïga impénétrable dissimulant des vallées reculées. J'essaie d'estimer à quelle latitude nous pouvons bien nous trouver, à celle de la Hollande sans doute. Pour un État qui s'étend bien au-delà du cercle polaire nous nous trouvons très au sud. Cette dame a de curieuses notions de géographie. Mais elle soupire en regardant par la fenêtre embuée un cheminot faire le signal du départ devant sa cahute isolée. Personne n'est descendu et personne n'est monté.

– Avant, nous avions des privilèges, nous recevions des primes. Et puis tout cela, l'URSS, le Parti... Écroulé... Plus rien... Ou si peu... On nous a oubliés dans ce Nord. Mon Dieu... Et mon fils qui est en prison... *Ekh...*

Le Nord... Ce serait donc le Nord ici... *Sever* comme répète cette brave dame... À croire que la latitude est peu de chose comparée au pouvoir de l'altitude. J'écoute encore quelques bribes de sa plainte dont j'ai une grande habitude. Les lamentations sont un genre populaire en Russie. Les femmes d'antan en faisaient des chants déchirants que seules quelques vieilles savent encore entonner. Une amie musicologue qui sillonnait la Carélie pour ses recherches avait voulu sauver ce qu'on pouvait encore de ces sanglots musicaux. Les babouchki habitaient des villages isolés jusqu'à la mer Blanche, par lesquels il fallait courir en plein hiver. C'étaient des histoires d'hommes qui ne revenaient pas et de solitudes féminines. Parfois mon amie arrivait trop tard : «Morte hier», lui annonçait-on, disparue avec ses trémolos et ses peines.

Les lamentations sont-elles une particularité du Nord? Pendant que ma voisine m'inflige le récit de la chute de l'URSS vue des monts Saïan, je préfère me remémorer la chanson de Vizbor dont le texte narre une discussion arrosée entre le technologue Petoukhov et un camarade africain qui affirme :

Dans les villages russes on ne danse pas le twist
Voilà pourquoi tout a l'air misérable!

Et le technologue Petoukhov de répliquer :

En revanche nous construisons des fusées,
Et avons érigé un barrage sur l'Ienisseï,
Et dans le domaine du ballet
Nous sommes en avance sur toute la planète¹!

Cette dernière phrase est devenue mythique. Les Russes l'emploient lorsqu'ils veulent se moquer d'eux-mêmes et surtout d'une certaine époque. Elle est à l'égal de la perle de Tchernomyrdine² le 6 août 1993 : «Nous voulions faire au mieux, mais ce fut comme toujours.» La fatalité n'appelle que ces grands éclats de rire un peu fous provoqués par l'autodérision. Les villages que nous croisons sont ces éternels rassemblements de maisons blanches entourées de palissades et gardées par une ronde de chiens cruels. L'humeur n'y est certes pas au twist.

1. Youri Vizbor, *Razkaz tekhnolog Petoukhova*, 1964. Traduction de l'auteur.

2. Viktor Tchernomyrdine faisait alors partie du gouvernement Eltsine.

Toutes ces pensées trouvent un terme à l'orée du bois et avec les premiers champs. La vieille dame a cessé ses soupirs à l'approche du terminus. Elle s'active avec mon aide à sortir ses bagages du coffre logé sous sa couchette, anticipant déjà son transfert vers la gare routière où elle trouvera un autocar à bout de souffle pour son patelin des neiges. Car au-delà d'Abakan, les rails butent partout sur des reliefs infranchissables. Je me souviens soudain du but de mon voyage : la république de Touva.

Touva est une mystérieuse région de la Fédération de Russie située en haute Asie, sur le plateau mongol. J'ai en tête une fabuleuse lecture qui m'amène entre autres dans ces parages : *Bêtes, hommes et dieux* d'Ossendowski¹. L'écrivain mystique polonais y raconte sa fuite des armées révolutionnaires en 1920 à travers les hauts cols des Saïan occidentaux pour rejoindre la Mongolie du Khoutourtou et du clergé bouddhiste, où s'affrontent Chinois, Mongols, Russes blancs et Bolcheviques. Ossendowski, dont on ne sait jamais s'il dit vrai ou s'il affabule, passa un hiver dans la taïga touffue, terré dans un trou autour duquel rôdait un ours, avant de poursuivre sa route qu'il voulait tracer jusqu'aux Indes. La confusion la plus totale régnait alors. L'aventurier tourna longtemps entre les steppes et le désert de Gobi avant de rejoindre Von Ungern, ce « baron fou » convaincu d'être la réincarnation de Gengis Khan et semant la terreur pour bâtir un empire en Transbaïkalie.

De ce récit magique, je me souviens surtout du début : « [...] l'Ienisseï charriant dans sa débâcle annuelle les plus affreuses dépouilles : c'étaient les cadavres des contre-révolutionnaires

1. Ferdynand Ossendowski, *Libretto* n° 56, Paris, 2000.

exécutés, officiers, soldats et cosaques de l'ancienne armée du gouverneur général de toute la Russie anti-bolchevik, l'amiral Koltchak. Tel était le résultat de l'œuvre sanguinaire de la Tchéka à Minoussinsk.» Justement, voici la gare de Minoussinsk, une des plus vieilles villes de Sibérie méridionale, fondée en 1739. Un calme parfait règne aux abords des aiguillages et nous traversons l'Ienisseï en aval du fantastique ouvrage hydroélectrique de Saïano-Shushenskoe. Non loin de là, l'ancien bagne où Lénine fit ses classes. Que de drames ont abreuvé ces terres depuis les cavaleries asiatiques! Et cette douce brise printanière qui chatouille les herbes hautes... Le Temps est toujours vainqueur.

À la gare d'Abakan les chauffeurs de taxis collectifs que l'on bourre de passagers me hèlent comme à l'accoutumée : «*Paren, kouda edech?* Jeune homme, où vas-tu?» Il y a deux camps : les Russes qui pensent naturellement que j'embarquerais avec eux et les Touvyntsy qui semblent attendre un des leurs. Pressés, ils me proposent de combler la dernière place et sur la promesse d'un départ immédiat, je me félicite d'entrer en pays inconnu en compagnie de ces représentants aux faciès mongols.

Touva est un autre monde. Mes compagnons maîtrisent mal la langue de Dostoïevski et je m'efforce de parler distinctement. Je les comprends à peine. Leur russe, noyé dans des consonances gutturales, est ponctué de flagrantes lacunes grammaticales. Nous communiquons avec les pires difficultés – déjà! – et nous ne sommes encore qu'aux prémices des Saïan occidentaux. Les pauses nous les faisons dans des baraquements tenus par les leurs où l'on sert l'éventail traditionnel des plats d'Asie centrale : *lagman* et compagnie. Une certaine ségrégation volontaire et courtoise sépare les Slaves des Touvyntsy. Enfin, nous franchissons le col

Bouïbinski, la porte du bastion Touva, qui offre une superbe vue sur les pics d'Ergaki, enflammés par le couchant. Nous roulons entre des névés creusés de torrents abondants. Je me remémore alors la dame du train : «le Nord»... On ne m'entretient en effet que de printemps tardifs et de neiges précoces. Les montagnes ici semblent n'avoir rien à envier aux rivages de la mer Blanche.

Tout indique depuis le départ que cette république autonome a une forte identité. Ce qui m'alerte le plus, c'est que la route M 54 que nous empruntons est superbe. Un ruban noir, gardé de rampes métalliques, se déroule devant nous sans se soucier des escarpements. Ceux qui connaissent les voiries des confins du monde se doutent qu'une route d'asphalte lisse ne mène qu'à la propriété privée d'un riche gouverneur ou bien à quelques rebelles que l'on souhaite priver de l'avantage de l'enclavement. Les autorités savent que des infrastructures de qualité resserrent les liens et que la géopolitique n'est pas tant question de kilomètres que d'heures de voyage.

De l'autre côté du col, plus de taïga mais des steppes et des plateaux dardés de rayons rasants, des yourtes, du bétail. On m'aurait lâché au-dessus de la Mongolie que l'effet n'en aurait pas été autre. Touva appartient à l'univers majestueux des nomades de haute Asie. C'est ainsi que nous arrivons à Kyzyl, la modeste capitale baignée d'une maigre rivière nommée Ienisseï... Les sources de ce gigantesque fleuve coulant vers l'océan Arctique ne sont plus loin. J'ai la nette impression d'être «tombé de la carte». Se peut-il que ce soit la Russie ici? Touva fait partie de ces confins reculés inclus dans l'entité politique russe mais retors à l'acculturation, aspirant à obtenir de Moscou des compétences élargies

en matière d'éducation, de culture ou d'économie. Il y a «Russie» et «Fédération de...».

Kyzyl s'avère être un gros bourg dont la place centrale est désormais dédiée à la gloire du peuple Touva. La république autonome retrouve ses héros. Un phénomène postsoviétique bien connu, de la Yakoutie au Tadjikistan, où les preux mythologiques sont source d'une fierté sans faille, tranchant avec l'état contemporain peu reluisant des pays. Touva a cela d'extrême-oriental qu'elle fut toujours prise entre les caravanes chinoises, les hordes mongoles, les négociants russes et qu'elle dut se choisir un maître. En 1914 on y fonda Belotsarsk, la ville du tsar blanc, vers laquelle refoulèrent quelques années plus tard les armées cosaques talonnées par les enragés de la révolution ouvrière. Ce sont ces derniers qui brûlèrent les lamaseries, imposèrent leurs kolkhozes et des dates fixes pour la tonte des moutons. En 1944, Staline mit fin au protectorat et intégra Touva à l'URSS. Les jeunes réquisitionnés en furent quittes pour un voyage vers l'Allemagne et la mort. Je me souviens de cette terrible phrase de Guy Sajer sur le front russe, dans *Le Soldat oublié*¹ : «Une nuit, on nous envoya une compagnie de Mongols en assaut direct que nous mitraillâmes».

Aux confins de l'Eurasie on trouve partout des mausolées et des stèles aux combattants du fascisme, sur les bords du lac Issyk-Koul, dans le désert de Gobi, au pied des Tian Shan kazakhs... Être soviétique c'était, plus qu'avoir fait la révolution, avoir gagné la Grande Guerre patriotique. C'est ainsi que l'on nomme en Russie la Seconde Guerre mondiale. Quand les divers monuments à la gloire des Lénine et autres repères des décennies communistes seront

1. Laffont, Paris, 1967.

tombés, seules resteront les interminables listes des morts de l'Armée rouge que l'on fleurit le 9 mai. Je me promène dans Kyzyl. Au détour des rues on aperçoit de vieilles dames vêtues de *tchouba*. On se croirait cent ans en arrière, à l'arrivée des pionniers rouges. On songe alors à ce siècle fou qu'elles ont traversé, à la fin des confins, lorsque les États modernes achevèrent de se partager le monde. Qui a échappé au XX^e siècle? Personne ou presque, et c'est sans doute sa particularité la plus notable.

Est-ce à cause de cela que Touva en veut tant aux Russes? Car ici je le vois bien, j'aurais tort de faire étalage de mes compétences linguistiques. Le soir tombe et les descendants des Cosaques rasent les murs. On ne voit plus que des bandes de jeunes autochtones. J'ai lu dans le journal à Abakan – où l'on m'a chaudement recommandé de ne pas aller à Touva – des lettres déchirantes de retraités slaves décrivant leurs conditions de vie. On tague la nuit «Mort aux Russes» sur leurs palissades. Les jeunes nationalistes promettent d'égorger ceux qui mettraient le nez dehors lors de fêtes comme celles de Shagaa¹. Le renouveau des traditions va de pair avec l'expulsion des allochtones. Dans les rues de la capitale, des crânes rasés arrivés des villages viennent se prouver leur identité par des actes parfois peu avouables. L'Église orthodoxe est, elle aussi, prise à partie. Pourtant, des «étrangers», il n'en reste déjà plus qu'un infime pourcentage...

Le lendemain au marché, il fait grand jour et un beau soleil malgré le froid matinal. Dans la foule aux cheveux de jais ne se détachent que quelques têtes blondes. De solides gaillards apportent l'odeur des steppes au cœur de Kyzyl.

1. Nouvel an selon le calendrier lunaire.

Les rudes consonances de leur langue turcique résonnent jusque sur le terrain vague qui fait office de gare routière où des particuliers désireux de partager les frais et les risques de leur conduite proposent d'embarquer. Je choisis Ak-Dovourak. Le chauffeur parle russe, une chance car les autres passagers m'ignorent. J'aimerais pourtant tellement en savoir plus sur cette adolescente altière au regard perdu dans la steppe ou sur ce monsieur très digne, malgré les chaos et son grand âge.

Touva est une échappée exotique au son des chants diphoniques qui louent les troupeaux et les cavaliers antiques. À la vue de l'immense vallée, sillonnée par des troupeaux, parsemée de yourtes et balayée par le vent, j'ai des réminiscences de mes virées en Asie ex-soviétique. Sur le bord de la route, la copie conforme du bourg de Kazerman au Kirghizistan, le même, hanté par le chômage et le désœuvrement. Ou n'est-ce pas plutôt la localité de Sevan sur les hauts plateaux d'Arménie? Je m'interroge soudain sur le sens de cette escapade par la république de Touva. J'ai l'impression d'être déjà venu. Mais quelle importance. Le voyage devient avec le temps un quotidien supportable, une routine. Il ne m'en coûte plus rien. L'habitude muée en indifférence est le terrible sort du voyageur. Comme dans cette plaisanterie russe : «Personne ne peut nous dévier de notre route, car peu nous importe où nous allons!»

Le monde du vagabond eurasiatique se répète sous toutes ses cultures, partout des hôtels aux cloisons en carton qui vous séparent d'un marteau-piqueur – il appartient sûrement à celui qui se lève tôt –, des taxis collectifs qui transforment votre argent en essence à la première station-service, quelques pâtes et de la viande dure sur le banc d'une sombre cabane de planches dont la porte claque, rappelée

par un vieux ressort. Immanquablement des menus prometteurs dont on ne sert plus les plats depuis des mois – les a-t-on seulement déjà cuisinés? – et quand vous sortez de l’obscurité sale, le bleu du ciel et la steppe balayée par les vents vous éblouissent.

Vous remontez dans le véhicule, le chauffeur crie : «Vos voisins sont là?» Il est là, oui, le gaillard sommeillant ou cuvant qui ressemble à n’en pas douter à celui du bus d’hier ou à celui du train de demain. Vous roulez vers une gare pareille à toutes les autres : des horaires périmés, une caisse fermée et trois autocars brinquebalants attendant que viennent s’entasser encore quelques passagers. Et toujours cette inquiétude lorsque la mécanique ralentit... Dans les voitures, dans les avions, sur les bateaux, l’arrivée au port est un terrible retour à la réalité. Que ne cesse jamais ce mouvement perpétuel motorisé qui a son propre verbe dans certaines langues, *ekhat, ekhat...*

C’est ce qui m’arrive à Ak-Dovourak, une ville – du moins au regard des camps de yourtes – qui vit d’une mine à ciel ouvert. On me laisse tout d’un coup sur une place ; je mets quelques secondes avant de secouer les pensées qui occupaient mon esprit, bercé par la course de la voiture qui s’éloigne dans un nuage de poussière. Depuis ma soudaine immobilité j’aperçois une statue de Lénine, entourée de travailleurs aux yeux bridés. Le paysage urbain est un rassemblement d’immeubles à cinq étages. Que du déjà-vu. Mille fois entendue aussi la nostalgie soviétique : les élèves ravitaillés par hélicoptères, les enfants scolarisés gratuitement à l’internat. Et ici, la grosse carrière d’asbeste a perdu ses ingénieurs russes. Un habitant désabusé me raconte :

– Ils sont partis à la chute de l'URSS car ils ne touchaient plus les primes du Grand Nord...

Je songe à nouveau à la babouchka. Le soleil a disparu du côté de l'Altaï. Ses derniers rayons rosissent quelques sommets enneigés, juste au-dessus d'Ak-Dovourak... Mon interlocuteur reprend :

– Ici, c'est assimilé au Nord. En théorie les salaires sont indexés sur un coefficient, censé compenser les difficultés locales. Le climat dans ces montagnes est aussi hostile que dans les hautes latitudes, à Magadan ou à Mourmansk...

Il faudra que j'éclaircisse cette histoire. Le Nord a en Russie une drôle de géographie. Est-ce parce que la toundra d'altitude est peuplée de gloutons, de loups et de rennes, comme les rivages arctiques? J'apprends que la constellation protectrice des Touvyntsy est la Chedi Khan, la Grande Ourse, dont deux étoiles alignées servent aux voyageurs à repérer l'étoile Polaire. J'écoute encore le flot de paroles de cet homme au visage noble. Je saisis des bribes : les subsides de Moscou, l'indépendance impossible... Pourtant Touva se vante d'être au centre de l'Eurasie... Mais voilà bien son malheur.

On m'indique comment poursuivre ma route. Pour les besoins de la carrière d'asbeste, une piste avait été construite à la grande époque, à travers les monts Saïan, au niveau d'Ak-Dovourak. Mais le trafic est désormais épisodique. J'échoue dans une gare routière désertée, la dernière des dernières, avec naviguant à proximité quelques ombres à formes vaguement humaines. Les guichets sont barrés de planches clouées en travers. Ne reste qu'à composer un numéro, tagué sur un mur que personne n'a jamais repeint.

En dessous, il est écrit «Abakan» qui résonne soudain dans ma tête comme un synonyme de «Russie».

Une voix me répond. Je suis le client qu'il manquait pour rentabiliser le trajet. Les autres candidats patientent depuis trois jours. Quelle importance, ils ont atteint depuis longtemps ce nirvana des gens du bord du monde. Moi aussi je m'y suis fait à la contemplation des beautés ennuyeuses, à cette prière du vide. Pendant que j'attends le départ, un jeune s'approche et me sert : «Tu es étranger ici, donne-moi cent roubles.» Je refuse en lui offrant de partager une banane. Derrière lui dix comparses fument du cannabis. Il paraît qu'il en pousse beaucoup à Touva désormais. J'ai des souvenirs de bagarres sanglantes à Oulan-Bator, ces gars-là sont des durs et si vous saviez à quoi ressemble Ak-Dovourak... Un trou désert que seuls quelques camions aux gigantesques roues recouvrent de poussière, en revenant de la montagne minérale saignée. Tout est rouillé, tout est à terre, les magasins sont abandonnés, les voitures vibrent, les halls d'immeubles sont béants et crachent des brigands à l'approche du soir. Et l'autre qui dit : «*Dai poltinik davaï*, Donne-moi vite cinquante roubles.» Je pense à l'adoucir en expliquant que je ne suis pas russe avant de me reprendre. Suis-je donc couard? Et s'il exige de moi de trinquer à la russophobie? Elle n'a pas besoin de moi pour exister des États-Unis jusqu'à la Chine en passant par l'Europe de l'Est.

Le gaillard n'est pas clair. Il me bouscule un peu. Je me représente à cet instant très bien comment démarrent les pogroms antirusse : sur ce genre d'embrouilles dignes d'un arrêt de bus de Mantes-la-Jolie. Je m'esquive vers le commissariat devant lequel je m'assieds avec un livre pour attendre mon départ. D'un coup me reviennent les récits

sur les derniers habitants russes de Harbin en Mandchourie ou sur les «pieds-noirs» d'Asie centrale et du Caucase. Qui s'est soucié en Tchétchénie du sort des derniers Slaves? Exclues des administrations, interdits d'emploi, battus, intimidés, ils s'en allèrent en désordre, laissant derrière eux quelques grands-mères et vieillards condamnés à l'extrémisme d'une nouvelle génération s'étant trouvé si opportunément des débiteurs. Je me souviens des enfants blonds aux yeux clairs mendiant dans les rues d'Osh. Les traîneurs des armées conquérantes paient pour les gloires de leurs ancêtres.

À Touva, on terrorise les vieux mineurs blancs cultivant leurs potagers pour survivre, pour se venger du passé ou peut-être du présent. «En état d'ivresse, ils nous reprocheront toujours d'être sur leurs terres» m'avait confié à Kyzyl une femme résignée. La police ne défend pas ces Russes fantomatiques qu'on voit comme une apparition au détour des rues en terre. Lorsqu'ils s'adressent aux autorités pour dénoncer les intimidations, la proposition est toujours la même : les exfiltrer vers la «Russie», c'est-à-dire vers Abakan ou plus loin. Eux pleurent d'être chassés d'une République pour laquelle ils ont sué sang et eau. Les Touvyntsy rétorquent que c'était pour les primes...

L'Histoire, je la connais, les Russes ne sont pas des anges. C'est ce qui s'appelle une litote. En 1990, des affrontements dans la localité de Khovou-Aksy donnèrent le signal de l'exode. À partir de ce jour-là, les Russes que l'État ne pouvait plus retenir par des avantages financiers quittèrent en masse cette petite Mongolie avec, comme le consacre l'expression populaire, «deux remorques de camion Kamaz d'effets personnels». Ceux qui n'ont nulle part où s'enfuir se barricadent le soir de peur de jeunes pétris de fierté

raciale. C'est enfoncer une porte ouverte que de dire que tous sont victimes de l'héritage des politiques du xx^e siècle. Le nationalisme est l'ultime recours des peuples en peine, leur fierté bafouée. Je songe qu'on aurait pu avoir à Touva une «Tchéchénie bouddhiste», dans le sillage des revendications indépendantistes consécutives à la chute de l'URSS. C'est notamment pour ne pas permettre ce genre de précédents qu'eurent lieu les sanglants assauts sur Grozny. Et l'on voit parfois à Kyzyl l'ambassadeur des États-Unis faire sa visite à une région qui, comme sa consœur caucasienne, est considérée en géopolitique comme un maillon faible de la Fédération de Russie.

La police doit croire qu'elle attire sans effort les voyous, je suis bon pour le contrôle et je ne possède pas le genre de nationalité qui facilite les choses dans une zone frontalière. Mais pour les agents d'Ak-Dovourak, la limite avec la Mongolie semble être une ligne bien floue. Pour les nomades, elle n'existe d'ailleurs pas. Ils la coupent sans arrêt afin de mener leur troupeau dans les steppes voisines. Une communauté touvyntsy y côtoie les Kazakhs de l'Altaï. Sans doute les monts Saïan qui séparent Touva de la «Russie» sont une barrière plus nette dans l'esprit des cavaliers des steppes, une démarcation autant physique que civilisationnelle.

C'est enfin l'heure du départ. Dans une vieille carlingue je découvre mes compagnons pour la nuit, une dame en déplacement professionnel et une jeune étudiante dont l'institut est à Abakan. Nous repassons les monts Saïan et les dévalons par une mauvaise route pleine d'ornières. Dans l'obscurité je scrute la taïga, entre deux sommes où ma tête valdingue. Nous passons non loin du sanctuaire naturel de la rivière Abakan. C'est par là que vivait la famille de

vieux-croyants¹ Lykov que des géologues en hélicoptère repèrent dans les années 1970. Ils vivaient isolés du monde depuis quarante ans au beau milieu des forêts impénétrables. J'avais dévoré le récit qu'en avait fait Peskov dans *Ermites dans la taïga*².

Vers trois heures du matin nous nous arrêtons devant une bicoque en rondins. Il a plu. L'odeur d'humus et de troncs fraîchement coupés emplit les narines d'un parfum de forêt. Les ténèbres sont totales. «*Zavtrak*, petit déjeuner» dit en riant notre joyeux conducteur et il se dirige vers la porte d'entrée d'où sortent deux ombres massives qu'il laisse passer avec prudence. Je ne distingue pas les traits de ces premiers hommes – on a vraiment l'impression de changer de monde en passant les monts Saïan – mais j'entends un terrible juron qui me va droit au cœur : «*Bliad!*, Putain!» Enfin la Russie!

1. Communautés d'orthodoxes s'étant opposées aux réformes rituelles introduites par le patriarche Nikon en 1653. Ils furent persécutés après le schisme, *raskol* en russe, et se réfugièrent souvent dans des contrées reculées de Russie ou à l'étranger.

2. Vassili Peskov, *Babel*, Paris, 1999.

KRASNOÏARSK

*Le Nord, c'est là où il y a de la mousse.
Rien de tout cela, le Nord, c'est quand il fait froid!
Soldaty, 1956 (cinéma soviétique)*

À Krasnoïarsk, il pleut sagement et le ciel est gris sur le vaste Ienisseï. Touva est loin au sud. Je visite le musée des Beaux-Arts consacré au peintre Sourikov, connu pour son tableau *La Conquête de la Sibérie par Ermak*. La toile représente une bande de Cosaques aux prises avec une tribu autochtone. La peinture parle mieux que tous les arts. Elle offre à l'œil ce que les écrivains ne formulent qu'avec peine. Qui ne reste pas ébloui et songeur devant des scènes comme *La Princesse Morozova* ou *La Prise de la forteresse de neige*? Bien qu'au musée de Krasnoïarsk, je ne trouve guère que quelques esquisses. Les chefs-d'œuvre sont à la galerie Tretiakovskaïa de Moscou ou au Musée russe de Saint-Pétersbourg. Mais Sourikov est né ici, dans une maison en bois aux volets ornés, non loin de la place Lénine. Avec quelques autres, elle tient encore bon face aux nouveaux immeubles qui poussent en désordre.

En parcourant la ville, je repense aux lamentations de la vieille dame. « Ici, c'est le Nord. » Je ressasse cette phrase

comme un leitmotiv en revoyant ce col dans la brume et les dernières neiges. C'est qu'après quelques recherches, j'ai trouvé une documentation sur les primes touchées par les travailleurs des régions hostiles de Russie. Une loi existe depuis les temps soviétiques et s'intitule *Loi sur les Territoires du Nord et assimilés*. Au chapitre concernant la république de Touva, j'ai trouvé ceci :

Grand Nord :	Sont assimilés :
Districts (<i>kojuuny</i> en langue de Touva) : Mongoun-Taïguinski, Tere-Kholsjii, Todzhinskii.	Le reste du territoire : Kyzyl, Ak-Dovourak, Baï-Taïguinski, Baroun- Khetchikski, Dzoun- Khemtchiski, Kaa- Khemski, Kyzylski, Oviourski...

Le Grand Nord n'a donc rien à voir avec les ours polaires. Une partie de Touva est considérée par l'administration russe comme en relevant... Et tout le reste du territoire lui est «assimilé». J'ignorais qu'en géographie l'on pouvait faire de même qu'avec les grades de fonctionnaires. Le vocabulaire administratif appliqué à d'autres domaines semble souvent incongru. À regarder la carte, on en reste pantois.

À Krasnoïarsk, le souvenir le plus répandu est un billet de dix roubles car la chapelle qui y est représentée trône en haut d'une colline surplombant la ville et le fleuve qui semble l'emporter. Un certain Transsibérien siffle et souffle dans le soir. J'étais monté pour la vue mais j'ai fermé les

yeux afin de mieux écouter la rumeur et en déconstruire sa musique, comme on tente de distinguer les composantes d'un parfum. Le brouhaha des véhicules jouait les fonds d'orchestre au rythme d'un chantier, tandis qu'une odieuse scie exécutait son brillant solo et qu'une cohorte d'ambulances s'adjugeait les premiers violons. J'ai passé là un soir délicieux en compagnie de tous les gens de passage qui comparaient leurs coupures de dix roubles avec le petit clocher. Puis un taxi m'a ramené. Nous avons foncé à travers la métropole sibérienne endormie en écoutant des œuvres pour piano de Rachmaninov. C'est bien la première fois que je tombais sur un chauffeur qui voulait périr sur de la musique classique. Dans ma petite chambre je mis mon matelas à terre, je n'aime plus les lits. Et comme j'allais rester pour une durée indéterminée dans cette maison, je m'installai. J'étais dans une de ces périodes où l'envie s'est fait la malle. J'attendais que le vent se lève. Et j'étais à Krasnoïarsk.

Alors j'ai repris mes recherches sur le Nord. Il me semblait que je trouverais dans cette drôle de vision des choses l'explication de ma passion pour les beautés difficiles, une loi qui gouvernerait inconsciemment mes errances. Pourquoi en étais-je là, à Krasnoïarsk, sous la fraîche bruine du mois d'août, alors qu'au même moment l'humanité dénudée recouvrait les plages de Trinité-et-Tobago, que des gens buvaient du Chianti en Toscane et que d'autres regardaient sans fin basculer le fascinant déluge tropical des chutes d'Iguazú? Sans doute, parce qu'au plus profond de moi, j'aime le Nord dans tous ses états.

Arrêté

CONSEIL DES MINISTRES DE L'URSS

DÉCRET¹

du 10 novembre 1967 N 1 029

Sur les modalités d'application de l'oukaze
du Présidium du Conseil supérieur de l'URSS
du 26 septembre 1967

EXTENSION DES AVANTAGES AUX PERSONNES
TRAVAILLANT DANS LES TERRITOIRES DU GRAND
NORD ET LOCALITÉS QUI LEUR SONT ASSIMILÉES

Le Conseil des ministres de l'Union des RSS

Décide :

1. Entériner la liste ci-dessous des territoires du Grand Nord et des localités qui lui sont assimilées concernés par l'oukaze du Présidium du Conseil supérieur de l'URSS du 10 février 1960 et du 26 septembre 1967 relatif aux avantages aux personnes travaillant dans ces territoires et localités.

2. Établir que les majorations salariales pour activité professionnelle dans les territoires du Grand Nord et dans les localités qui lui sont assimilées reçues par les travailleurs et les fonctionnaires conformément à l'arrêté du 1^{er} janvier 1968 sont définitives.

1. Le texte est retranscrit partiellement seulement et traduit par les soins de l'auteur.

3...

4. Introduire à compter du 1^{er} janvier 1968 un coefficient régional dans les bourses des doctorants, des étudiants et des élèves des établissements spécialisés supérieurs situés dans les territoires du Grand Nord et les territoires qui leur sont assimilés, etc.

5...

9. Contraindre le Comité d'État de planification de l'URSS et le ministère des Finances en tenant compte de ce qui est exposé plus haut par le Conseil des ministres de la RSFSR à lui attribuer pour l'année 1968 un fonds spécial destiné à couvrir l'extension des avantages aux personnes travaillant dans les territoires du Grand Nord et dans les localités leur étant assimilées.

APPROUVÉ par décret du Conseil des ministres de l'URSS du 10 novembre 1967 N 1 029

La liste, vite la liste, ai-je pensé, et je me suis précipité sur les documents joints à l'arrêté. C'était une ribambelle de toponymes plus ou moins connus, de bourgades du bout du monde, des rivages polaires aux montagnes de Sikhote-Aline, des sources de la Lena à son embouchure, du détroit de Béring au fleuve Amour. Et cela m'a enchanté pendant une bonne après-midi.

LISTE¹
DES TERRITOIRES DU GRAND NORD ET LOCALITÉS
QUI LEUR SONT ASSIMILÉES

COUVERTS PAR L'OUKAZE DU PRÉSIDIUM DU CONSEIL
SUPÉRIEUR DE L'URSS
DU 10 FÉVRIER 1960 ET DU 26 SEPTEMBRE 1967
RELATIF AUX AVANTAGES AUX PERSONNES TRA-
VAILLANT DANS CES TERRITOIRES ET LOCALITÉS

Toutes les îles de l'océan glacial Arctique et de ses mers
ainsi que les îles des mers de Béring et d'Okhotsk

Région autonome de la Tchoukotka

Tout le territoire

Oblast de Mourmansk

Tout le territoire

1. Nous utilisons ici une liste qui semble être le plus à jour. Beaucoup de régions ont été retirées ou ajoutées au gré des réformes et il est souvent difficile de s'y retrouver. Nous n'en citons que des extraits.

Kraï de Krasnoïarsk

Grand Nord :	Sont assimilés :
Entité territorialo-administrative à statut spécial frontalier de la région autonome de Taïmyr (Dolgano-Nenetskog) tout le territoire.	Villes : Enisseïsk, Lessossibirsk et les points habités qui lui sont rattachés.
Etc.	Districts : Bogoutchanski, Enisseïski, Kejemskii, Motyguinski.
Ville de Norilsk et les points habités qui lui sont rattachés.	

Le lendemain, j'ai trouvé, sur une moto rutilante, un Allemand. En Russie vous pouvez être le premier Français, mais un Allemand vous a toujours précédé. On a parlé du monde, de nos pays et de leurs *tarakany*. Cela veut dire cafard, blatte ou cancrelat. C'est ainsi que les Russes désignent ces problèmes qui nous bouffent et nous rongent. Nous nous désespérons sur nos nations respectives. Lui avec son nazisme et moi avec mes colonies. Et puis nous nous en sommes amusés dans une discothèque où paraît la jeunesse russe qui ne ressemble franchement plus à celle du livre d'Ella Maillart¹. On ne croise plus que des étoiles se pavanant dans les temples de la nuit les plus kitch.

1. Ella Maillart, *Parmi la jeunesse russe*, Fasquelle, Paris, 1932.

Les autres se piquent les veines dans une cage d'escalier ouverte à tous les vents et à tous les vices. Des Narcisses au féminin se trémoussaient devant des miroirs sous le regard de Zeus abrutis d'alcool flambé. Et au milieu de tout cela, des babouchki courbées s'éreintaient à tirer une serpillière, charriant la poisse de ces mignons rejetons.

J'ai recroisé une des danseuses enflammées le lendemain, dans une de ces cantines où vous tordez votre fourchette en aluminium à chaque tentative d'embrocher votre côtelette. Elle était complètement autre. C'était comme de passer des apparences à la personne, de la vitrine à l'arrière-boutique. Elle était comptable. Il y a dans ce pays un tas de professions qui remuent du papier, des légions de bureaucrates, des armées de juristes. Les détails des lois en vigueur en Russie, leurs complexités et contradictions infinies soulèvent souvent des questions sans fin ni réponses. La jeune fille m'a expliqué que mon décret sur le Nord faisait toujours jurisprudence. C'est comme cela avec le droit dans ce pays, si on n'a rien inventé de mieux depuis la démission de Gorbatchev, les lois soviétiques ont toujours cours.

Elle a pris l'exemple d'Enisseïsk, un peu au nord de Krasnoïarsk. Le coefficient y est de 1,3. Le salaire en est d'autant multiplié et avec les années s'ajoute la *severnaïa nadbavka*, la prime du Nord qui augmente avec le temps. Dans les îles de l'océan Glacial Arctique, le coefficient va jusqu'à 2,2, ensuite cela va décroissant selon les régions : 1,8 à Norilsk, 1,6 à Sakhaline, 1,4 à Touva... et même un petit quelque chose à Krasnoïarsk. Il s'agit d'une sorte d'indice de nordicité. Selon les régions, c'est plus ou moins le Nord...

Bien sûr, tout cela est un formidable imbroglio comptable. La jeune diplômée sibérienne me pose une colle :

soit le citoyen Vassili Ivanov, né à Tomsk (coefficient 1,2) et parti exercer comme mineur à Norilsk (coefficient 1,8, zone interdite) après avoir fait le machiniste sous le châssis d'un Kamaz en Yakoutie (coefficient 1,6) où il a eu trente ans. Question : Doit-on considérer que le citoyen Ivanov peut bénéficier dès la première année de la prime maximale d'ancienneté à Norilsk? Souvent la réponse est « qu'importe », car il s'agit surtout de théorie.

Je suis ressorti de la cantine, il pleuvait, le fond de l'air était franchement frisquet. Le Nord à 15 % d'après l'administration. 56 degrés de latitude Nord, selon la géographie. Bientôt l'automne, et très vite l'hiver. Qu'est-ce que je peux bien trouver à la Sibérie? Je suis allé y réfléchir aux portes de la cité dont la clameur s'estompe si vite. Dans le parc national Stolby, d'immenses granits perdus dans les forêts – qui abritèrent les premières réunions clandestines des révolutionnaires léninistes – sont le terrain de jeu des meilleurs grimpeurs de Russie. Sur le sentier que j'empruntai, des pancartes mentionnaient tout d'abord « zone tampon », puis, après quelques kilomètres, « cœur du parc ». En France, on appelle le premier cercle « aire d'adhésion ». Faut-il qu'on ait un vocabulaire ampoulé ou bien que notre nature ressemble à un jardin! Là-bas, c'était la guerre. Les hommes faisaient face à la nature sauvage. Et mieux valait un no man's land pour les séparer. Un dernier écriteau, qui pendait à une branche, me mit en garde contre les ours et puis, enfin, je cessai de percevoir le bourdonnement du monde.

TERRITOIRES DU NORD ET ASSIMILÉS

*Par une loi générale des climats du globe,
les parties orientales des continents subissent,
à latitude égale, une température beaucoup
plus rigoureuse que les contrées de l'Ouest.*

MALTE-BRUN V.A., *Les Nouvelles
Acquisitions russes dans l'Asie orientale*

Voilà comment les géographes devraient nous représenter
la Russie :



Une foi aveugle dans les points cardinaux est une mauvaise lecture de ce pays. Il faudrait toujours le voir à la verticale, la Volga au midi et l'Amour au septentrion. Car de la Sibérie à l'Extrême-Orient, ce n'est qu'un immense Nord. La machine étatique russe a du génie lorsqu'elle parle de territoires assimilés. C'est bien ainsi que les Slaves se représentent la chose. Lorsqu'ils vont de Moscou sur le 56^e parallèle à Khabarovsk sur le 48^e, ils affirment le plus naturellement du monde qu'ils vont au nord. Vladivostok, qui est aussi méridionale que les stations balnéaires d'Abkhazie est perçu comme un rivage boréal et Magadan, à la latitude de Saint-Pétersbourg, est le comble de l'enfer.

L'idée de Nord était pour moi restée liée étroitement aux hautes latitudes dans un *stricto sensu* cartographique. Mais en Russie, à ceux qui déclinent leur provenance sibérienne, on rétorque systématiquement : « Ah, vous êtes du Nord ! » Que vous reveniez de Kyzyl, d'Anadyr, Vanino, Tchita ou de Blagovechtchensk, on vous répondra à tort ou à raison que vous étiez : *Na Severe*. Car toute terre hostile est associée sans autre forme de procès au sommet de la rose des vents. En géographie on parle de milieu contraignant. Et cela va du déluge à l'aridité.

Ce n'est pas une lubie collective, c'est un fait de climatologie. La Russie de l'Ouest profite des influences océaniques nord-atlantiques, tandis que l'Est est aux prises avec un climat ultra-continental protégé des mers orientales par des chaînes côtières. Et de manière générale, comme en Amérique, la façade ouest du continent est baignée d'un courant chaud contre un phénomène contraire côté est. En plein mois de juin, des icebergs ruisselants dérivent parfois au large de Sakhaline.

La neigeuse Montréal n'est-elle pas au niveau de Valence en France ? Les eaux des mers d'Okhotsk et du Pacifique

Nord se vengent, dans le dos de l'Eurasie, du Gulf Stream. Entre Mourmansk, le dernier port arctique libre de glaces tout le long de l'année et Vladivostok, le premier à proposer les mêmes avantages sur la mer du Japon, la différence de la latitude est de 25° ! Et c'est sans parler des reliefs de hautes montagnes !

Ce n'est pas un Nord cardinal, c'est un Nord «ressenti». De même que la température à couvert n'a rien à voir avec celle en plein vent, une latitude n'est pas garante de l'hospitalité d'une contrée. La représentation populaire du monde est souvent plus instructive que celle proposée par la carte. La perception des hommes intègre l'expérience et leur vécu. C'est à cette réalité quotidienne que s'adresse l'administration dans son langage à elle. Que dire de ce joli euphémisme à la mode dans les nouveaux textes législatifs : «zone de discomfort» ?

Certains en sont pourtant bien aises de ces toundras et de ces rives lointaines. Ils aiment les paysages monotones, austères et hostiles. C'est qu'ils sont propices à une certaine intensité émotionnelle. Ils diffusent leur rudesse quotidienne à l'âme et au corps. Je n'ai jamais aspiré aux îles du Pacifique. J'ignorais comment nommer ces terres de prédilection qui n'avaient comme dénominateur commun que leur vide et leur âpreté, mais qui s'éparpillaient à la surface du globe. Les voyages se succèdent anarchiquement, mélange de tropismes et d'opportunités. Aussi m'est-il particulièrement amusant que ce soit l'administration qui m'ait soufflé la logique de mes itinéraires. Car elle fut aussi la cause de quelques périodes bien fades, où je songeais avec mélancolie à ces jours dont on a toujours peur qu'ils ne soient les derniers heureux de notre existence.

Jugez donc du paradoxe : le Nord n'est pas toujours vers le septentrion. Il peut être tous azimuts... C'est un milieu relativement libéré de quelconques coordonnées en

degrés-minutes-secondes, et sa possibilité ne tient pas seulement à la latitude. Aucune carte ne console ceux qui luttent sur le 50° parallèle dans une nature aussi sévère qu'au cercle polaire ! Le Nord a des pions au-delà des lignes tempérées. La Russie a fixé dans son imaginaire un Ouest méridional contre un Est septentrional, un Occident clément contre un rude Orient. Certains affirment que l'Europe n'a pas pour frontière l'Oural mais l'isotherme 0° C.

Cela, je ne l'ai compris que lors d'une après-midi lumineuse dans la taïga riveraine de Krasnoïarsk. Depuis des années ma boussole intime était magnétisée par l'archipel des neiges et des hauts plateaux, de l'Équateur jusqu'aux pôles. J'avais trouvé mon Nord intérieur.

LA KOLYMA EST-ELLE UNE ÎLE ?

La Sibérie, c'est la miséricorde.

JOSEPH MARTIN BAUER,
Aussi loin que mes pas me portent

Cap sur l'Est. Comme dit la chanson de German : « L'espoir est ma boussole et la chance la récompense pour mon audace. » J'ai foi en le Nord, ce qui m'embarrasse c'est mon manque de hardiesse. Dans l'avion qui m'emmène à Magadan – un vol des plus turbulents où ma voisine n'a de cesse de se signer de droite à gauche à la mode orthodoxe –, une hôtesse remercie les passagers d'avoir choisi sa compagnie et souhaite bon voyage à ceux qui ont une correspondance... Sans doute l'a-t-on affectée hier sur cette ligne, car personne n'a jamais de connexion à Magadan. Ici, c'est le bout du bout et seuls deux ou trois Yakovlev à hélices traînent sur la piste où nous atterrissons.

Cela me rappelle avoir repéré dans la liste des territoires du Nord et assimilés ceci :

District Tounguiro-Olekminski
Centre administratif : Toupik (cul-de-sac)

Le Nord-Est russe est un finistère quand le Sud-Est confine à l'Asie. Sans doute l'hôtesse a été trompée par ses automatismes. Le mot n'en est pas moins malheureux, car de transit ici il n'y eut jamais que des camps. Les prisonniers du Goulag y attendaient leur destination finale. Ceux-là ne bénéficièrent jamais de la *severnaïa nadbavka*, la prime du Nord. Pourtant l'arrêté N 1 029 est formel et succinct au sujet de Magadan :

Oblast de Magadan : *tout le territoire.*

Ce sera donc partout le Grand Nord. Tant pis pour le cercle polaire, encore loin. Mais ce qui m'étonne surtout dans le vaste hall du vieil aéroport, ce sont les exclamations et les conversations. Une grosse dame explique par exemple en soupirant :

– Je suis venue accompagner ma sœur, elle part s'installer en Russie...

Il me semble avoir quelques hallucinations et j'entends son interlocuteur répliquer :

– Mon frère aussi est reparti sur le continent !

La Russie prend définitivement des libertés avec la géographie. Comme à mon habitude lorsque j'arrive en terrain inconnu, je me suis procuré au premier kiosque la presse locale. Et sur les bons conseils d'une vendeuse bourrue j'ai choisi la *gazieta* du coin. À la rubrique des petites annonces immobilières, la page était divisée en deux colonnes : les appartements à vendre aux environs de Magadan et ceux à céder sur *materik* (le continent). Dans toute la ville on

ne parlait qu'ainsi, désignant un lointain pays avec des formules aussi mystérieuses que «la grande terre», «la terre mère» ou plus prosaïquement : la Russie.

Les contrées hospitalières de l'Europe, où le genre humain prolifère, ne laissent guère dans les imaginaires que les étendues liquides comme éventualité d'un vide. La Russie est un monde, elle a ses océans, son vieux continent et son Amérique, sa métropole et ses colonies, ses terres neuves et ses territoires «outre» : outre les taïgas, outre les monts, outre les plaines. La possibilité d'une île et la probabilité d'un archipel ont peu à voir avec les mers. Il conviendrait d'introduire dans le droit international le concept de «toundras territoriales» au large de ses fragiles îlots humanisés qui brillent dans la nuit polaire. Un cas de géopolitique.

C'est le désert humain, quelle que soit sa nature, qui vous fait Robinson et non les vagues clapotant sur vos rivages. Est-ce alors trop filer la métaphore que de considérer les confins nord et orientaux comme une Polynésie septentrionale dont les insulaires attendent coucous et hélicoptères de même que les riverains des atolls austraux guettent le bateau de ravitaillement du mois? Je me fais vite à ce nouveau vocabulaire. Magadan est à la Russie ce que Saint-Pierre-et-Miquelon est à la France. À Touva on disait de même, mais «Russie» semblait désigner les territoires peuplés de Slaves. Or à Magadan, tout le monde ou presque l'est.

Magadan n'est le terminus d'aucun convoi ferroviaire, une destination inconnue des gares routières. Au beau milieu des bourrasques de janvier un convoi de camions trace parfois vers le détroit de Béring une piste sur les marécages gelés.

C'est ainsi qu'on livre Anadyr, à la Tchoukotka, pour tenir jusqu'au dégel printanier, quand les navires venant d'Alaska sont bloqués par les glaces. Il n'existe aucune route l'été car le permafrost retient l'eau de fonte à un mètre de profondeur, et la terre reste imbibée, sans espoir d'absorption, jusqu'au regel. Les immensités terrestres se comportent comme des étendues liquides qui se figent en une grande banquise l'hiver.

Dans *Le Ciel de la Kolyma*, Evguenia Guinzbourg¹ écrivait : «À la poste on se sentait plus près du continent, l'isolement insulaire était moins pesant (nul n'ignorait que la Kolyma n'était pas une île, mais tout le monde s'obstinait à l'appeler ainsi, en disant le continent pour désigner le reste du pays. Et ce n'était pas seulement une question de mots : il y avait là une conviction profonde).» Je n'avais pas bien compris le sens de ses remarques lorsque je lisais avec avidité ses pages.

Les premiers explorateurs par ici s'appelaient Dejnev et Béring, ils sont immortalisés désormais par un cap et un détroit un peu plus au nord. Ils étaient tous en quête de cette île hyperboréale dont Lomonossov avait prédit l'existence. On croyait alors que quelque chose d'une surface comparable à celle de l'Australie flottait dans les très hautes latitudes, on interrogeait les autochtones tchouktches qui acquiesçaient par lassitude et par politesse. Pourquoi refuser à ces «grands Russiens» le plaisir de croire en une *terra incognita*? C'est en effet là la preuve d'une certaine délicatesse. Quel plus beau geste que celui de pointer des horizons nouveaux? Y a-t-il plus belle attention que de faire rêver son prochain? J'aurais maintes fois voulu, moi, qu'on m'en dise autant. Il y

1. Seuil, Paris, 1990.

a longtemps que je suis las de vérifier, au lieu de découvrir. L'époque est hélas révolue où le plus sûr moyen d'envoyer au diable les explorateurs était d'étayer leurs lubies.

Le mythe de l'île boréale s'est trouvé une autre réalité : Magadan et tout l'archipel urbain dispersé à travers le vaste Nord-Est. *Terra australis incognita*, mieux connue sous le nom d'Australie a désormais une jumelle au nord, qu'on pourrait nommer « Septentrionalie ». D'autant que Magadan a cela de commun avec Port-Jackson (Sydney) qu'elle fut dès les premières heures une ville pénitentiaire. Les navires de DalStroï, cette compagnie chargée à partir de 1931 de l'exploitation de l'or et des *zeks*, faisaient des rotations incessantes et par tous les temps avec le « continent » pour livrer des prisonniers. L'un d'entre eux livra un jour d'hiver son bétail humain gelé, mort de froid pendant la traversée.

La réputation morbide de Magadan dépasse les frontières et les océans... Le voyageur fraîchement débarqué tente d'abord d'apercevoir ce qu'il espérait du lieu. Je n'ai guère en rayon que *L'Archipel du Goulag*¹ de Soljenitsyne et consort (*Une journée d'Ivan Denissovitch*², du même auteur ou *Récits de la Kolyma*³ de Varlam Chalamov). La Kolyma est une jolie rivière qui coule dans les montagnes de la région et qui donna par la suite son nom à une route « construite sur des os », comme disent les locaux. Des millions de condamnés aux travaux forcés périrent pendant sa construction, conférant une dramatique notoriété à travers toute l'URSS à ces trois syllabes.

1. Alexandre Soljenitsyne, Fayard, Paris, 2010.

2. Alexandre Soljenitsyne, Fayard, Paris, 1982.

3. Verdier, Paris, 2003.